

Cinquante nuances de rose. Les affinités électives du prince de Ligne. Volume composé et édité par VALÉRIE ANDRÉ et MANUEL COUVREUR. Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, « Études sur le XVIII^e siècle », n° 45, 2017. Un vol. de 214 p.

Des « cinquante nuances de rose » que l'on peut prêter au prince de Ligne, en voici quatorze, sous l'égide de Valérie André et Manuel Couvreur : quatorze articles pour mieux appréhender sa vision du monde, mais aussi pour le découvrir en ses activités majeures (la guerre, la politique, la diplomatie) ou dans son quotidien (de ses finances à ses voyages, de sa bibliothèque à ses jardins), sans oublier sa relation aux arts (littérature, musique et théâtre). Proposer « une articulation nouvelle entre étude biographique du prince et analyse de son œuvre » (p. 9), et de ce fait échapper à l'image séduisante d'un homme léger, perpétuellement heureux et délicieusement inconséquent, tel est le but de ce volume. La légende rose du prince brouille en effet notre perception d'un polygraphe suractif, figure emblématique d'une caste qui brille de ses derniers feux, mais aussi être singulier, personnage pluriel avant d'être un seigneur.

Ses « humeurs », comme le montre Manuel Couvreur, peuvent être parfois bien noires : elles sont « le tréfonds de l'âme de Ligne » et révèlent « la fêlure d'un être brisé dès l'enfance » (p. 23). Ses relations exécrables avec son père, puis la mort de son fils Charles, l'ont atteint en profondeur, et si le masque est souriant, la « politesse du désespoir » se cache au cœur de sa psyché. Se contenter d'un coup d'œil sur l'homme de Belœil ne suffit donc pas : celui qui chante les fêtes et les femmes est, nous rappelle Daniel Acke, un lecteur de Montaigne et de l'*Ecclésiaste*, et s'est même intéressé, nous apprend Ivo Cerman, à la théologie josphiste, qui visait à « améliorer la vie chrétienne et à tourner l'attention des croyants vers les questions d'une charité pratique » (p. 111). Ce « catholicisme renouvelé » (p. 114) trouve des échos dans les écrits du prince, qui composa, le croira-t-on ? des sermons aux soldats. Avec ces trois articles, nous sommes loin de l'image insouciance que le prince s'est plu à donner de lui-même.

Ligne a beaucoup écrit, mais il reste un homme d'action, « hypermobile », selon le mot de Christophe Loir et Fabrice Preyat, qui étudient ses déambulations « à pied, à cheval, en voiture » à travers l'Europe. Son œuvre est riche de voyages en toutes sortes de voitures, dont la liste constitue un inventaire à la Prévert (p. 58). Cet homme s'est promené dans tout ce qui avance, il connaît même « l'érotisme du carrosse littéraire » (p. 67), forme particulière de *transport* qui ravira Madame Bovary. Mais ce casse-cou, qui nous conte avec légèreté les accidents où il a failli perdre la vie, est aussi un sédentaire et, comme tous les aristocrates de son rang, un amateur de jardins. L'article de Nathalie de Harlez de Deulin montre que celui-ci peut-être « philosophique », en plus de sacrifier au goût ancestral des princes pour les aménagements paysagers. Lire les textes jardiniers de Ligne, c'est découvrir une facette de sa création, car ils « ne peuvent être dissociés de sa personnalité et de son parcours de vie » (p. 143), comme ce lieu plus immobile encore : sa bibliothèque de Belœil. Il est toujours périlleux de juger un homme sur les livres qu'il possède : les héritages, les dons, les achats, si on peut les repérer, n'indiquent pas que le propriétaire des volumes les ait lus. Ligne était-il bibliophile ou bibliomane ? La question, que pose Pierre Mouriau de Meulenacker, ne peut trouver de réponse que dans son œuvre, dans une étude de l'intertextualité qui nourrit sa création.

Chevaux et voitures, perspectives fleuries et volumes plein cuir, tout cela coûte cher. On lira donc avec intérêt l'article de Shipé Guri, « Les finances et le train de vie de Charles-Joseph de Ligne à Bruxelles ». Il s'agit cette fois, chiffres à l'appui, de le saisir au portemonnaie. Combien dépense-t-il pour sa maison ? Combien paie-t-il ses domestiques ? Quatre cents florins pour le maître d'hôtel, soixante-deux pour la fille de cuisine. L'article conclut que « la réputation de folie dépensière du prince de Ligne » est usurpée, car « il évitera

toujours la banqueroute » (p. 51-52). Panier percé, comme il sied à un seigneur, mais sans naufrage.

Que serait un aristocrate sans son épée ? L'étude de Bruno Colson sur « les mutations de la guerre de 1792 à 1807 » fait le point sur des questions que les amateurs de littérature ne pratiquent guère : les forces militaires, la stratégie ou l'art de combattre d'un Bonaparte bientôt Napoléon, tout en nous rappelant que Ligne « n'a pas exercé de commandement de 1792 à 1807 ». Il n'a donc pas versé le sang, mais il a compris que la victoire était dans « l'intersection du militaire et du politique » (p. 109), politique que Bruno Bernard étudie à travers ses textes sur « les Pays-Bas autrichiens et la Révolution brabançonne ». On y découvre un prince équilibré, qui tente de « concilier fidélité à la dynastie, esprit militaire d'obéissance, attachement à son statut d'aristocrate comme aux prérogatives qui y sont liées, idées avancées et défenses des privilèges traditionnels des provinces belgiques » (p. 96). L'intelligence aiguë du prince y apparaît avec éclat, même si elle ne lui évite pas la bourde d'une lettre à son épouse où il commet l'erreur de parler vrai.

Mais l'époque était complexe, comme le prouve l'article de Jean-Charles Speeckaert sur le prince et « la diplomatie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ». On sait que les talents littéraires ne nuisent pas en ce domaine, comme d'illustres exemples le prouveront ensuite. La diplomatie, en effet, « s'exerçait parfois sur le mode "badin", de la gaieté, de la séduction », où le prince excelle. Là où commence ou s'arrête l'officiel, le charme peut opérer, voire, à la cour de Russie, des « polissonneries » comme de « se faire mettre des mèches de papier au derrière » (p. 80) Est-ce bien sérieux de la part d'un homme de cinquante-quatre ans ? Certes non. Mais est-ce bien étonnant ? Quiconque a lu le prince entre les lignes s'exclamera : « C'est bien lui ! »

C'est toujours lui lorsqu'il est question de littérature, de musique ou de théâtre. S'il fallait le ranger dans un camp, Ligne est un « Moderne », démontre Michel Brix en analysant le statut du *je* dans *Mes écarts* et dans les *Fragments*. On conviendra avec lui que Ligne pratique l'écriture autobiographique « comme à reculons » (p. 149). Il admire Rousseau, mais il lui préfère l'auteur des *Essais*. De la *Poétique* d'Aristote, qui exclut le *je*, à la nouveauté de l'« écart », qui n'est « ni la maxime, ni l'aphorisme, ni non plus le "caractère", et qui est plus court que l'essai » (p. 151), il y a tout un parcours où la vraie-fausse première personne du prince invente un genre dans l'écho des « fantaisies » de Montaigne.

Tout exégète de ce diable d'auteur le sait : rien de plus difficile, de plus périlleux que de chercher à le classer. En musique, par exemple, écrit Marie Cornaz, il est « éclectique », admirant à la fois Gluck, Salieri, Mozart « et les oratorios de Joseph Haydn » (p. 160). S'il place Gluck « au sommet du panthéon des musiciens » (p. 158), Lulli et Rameau l'ennuient et Grétry le fait pleurer. Voilà d'excellentes « affinités musicales ». D'une scène à l'autre, il n'y a qu'un pas, que les *Lettres à Eulalie* permettent de franchir : art poétique, critique théâtrale, traité *quasi ludendo* ? Sabine Chaouche les lit comme « une sorte de conversation "narrative", constituée d'éléments biographiques qui nourrissent la connaissance du théâtre et qui permettent l'acquisition d'un fin jugement » (p. 168), un « laboratoire » où l'inventivité du prince ébauche rien de moins qu'une « théorie du plaisir lié à la scène » (p. 174).

En guise de *coda*, Valérie André se penche sur la lecture que le prince fit de La Harpe, en particulier de son *Cours de littérature* et de sa *Correspondance littéraire*, qu'il a lus « la plume à la main ». Rien de plus révélateur que ces notes sans contrainte, car elles permettent d'esquisser les contours du goût et des goûts d'un grand seigneur, dont la richesse de jugements, de commentaires, d'aperçus et d'appréciations tient de la pyrotechnie.

Voilà donc un volume qui donne envie de se replonger dans les *Mélanges*, grand mobile de textes que les éditions Champion ont entrepris de sortir de l'ombre. Les études lignistes ont de beaux jours devant elles, car il y en a encore bien des nuances de rose à dévoiler.